

MUSÆUS

CONTES POPULAIRES

DE L'ALLEMAGNE

TRADUITS

PAR A. CERBERR DE MÉDELSHEIM

édition illustrée

DE 300 VIGNETTES ALLEMANDES



PARIS — 1846

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD

24, RUE DES MATHURINS-SAINTE-JACQUES.

LES LÉGENDES DE RUBEZAHL.

ILLUSTRATIONS

DE RICHTER, de Dresde.



RUBEZAHL

PREMIÈRE LÉGENDE

U haut du mont Sudète, le Parnasse des Silésiens, si souvent et si mal chanté, vit dans une pacifique intelligence avec Apollon et les neuf Muses, le célèbre génie de la montagne, Rubezahl, qui, plus que tous les poètes silésiens ensemble, a

rendu fameux le mont des Géants. Ce prince des gnomes ne possède, il est vrai, sur la surface de la terre, qu'un petit domaine de quelques milles de circonférence, entouré d'une chaîne de montagnes, et encore il partage ce mince territoire avec deux monarques qui ne reconnaissent pas même sa part de propriété. Mais quelques toises au-dessous de l'écorce de la terre cultivée, il exerce seul une souveraineté qu'aucun traité de partage ne peut rétrécir, qui s'étend à 860 milles dans les entrailles de la terre et pénètre jusqu'à son centre.

Quelquefois il prend fantaisie au staroste souterrain de parcourir ses vastes et mystérieuses provinces, de contempler ses inépuisables trésors de mines et de métaux précieux; de passer en revue son armée de gnomes, et de l'occuper, tantôt à contenir par de solides digues la violence des ruisseaux de feu qui roulent dans les profondeurs de la terre, tantôt à comprimer des exhalaisons minérales, à fertiliser avec de fécondes vapeurs des roches stériles et à les changer en un airain précieux. Quelquefois il s'arache aux soins de son ténébreux empire, monte pour se récréer sur la voûte de ses domaines, s'assied sur le mont Géant, et là se prend à jouer et à plaisanter avec les enfants des hommes, comme un joyeux compagnon qui, pour rire un peu, chaotuille son voisin jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Car l'ami Rubezahl, il faut que vous le sachiez, est, comme il convient à un puissant génie, fantasque, impérieux, bizarre; rude, grossier, impudent; fier, vain, inconstant; aujourd'hui votre plus chaud ami, indifférent et froid demain; quelquefois bon, noble et sensible; mais dans une perpétuelle contradiction avec lui-même; sot et sage, souvent mou et dur en moins de deux minutes, comme un œuf qui tombe dans l'eau bouillante; fripon et honnête, opiniâtre et flexible, suivant l'assiette dans laquelle il se trouve, selon que son caprice et des dispositions intérieures le poussent et le font agir.

Dès le temps d'Olim, avant que les descendants de Japhet eussent pénétré assez avant dans le Nord pour peupler ces contrées, Rubezahl faisait retentir la montagne déserte de ses mugissements, lançait les ours et les urus les uns contre les autres pour qu'ils s'entre-déchirassent, ou chassait devant lui avec des hurlements effroyables les bêtes sauvages, les précipitant du haut des rochers escarpés dans les profondeurs de la vallée. Mais, fatigué de ces chasses, il reprit sa route ténébreuse à travers les régions du monde souterrain et y demeura des siècles, jusqu'à ce que la fantaisie lui reprit un jour de paraître au soleil et de jouir de la vue de la création extérieure: Quelle fut sa surprise à son retour, quand du sommet couvert de neige du mont des Géants il promena les yeux autour de lui et trouva le pays complètement changé! Les forêts sombres et impénétrables avaient été éclaircies et transformées en champs fertiles où mûrissaient de riches

moissons. Au milieu d'arbres fruitiers en fleur s'élevaient les toits de chaume de villages amis, dont les cheminées laissaient échapper dans les airs d'agréables tourbillons de fumée; çà et là on apercevait sur le penchant d'une colline un donjon solitaire élevé pour la défense du pays; dans les prairies émaillées de fleurs paissaient des brebis et des bêtes à cornes, et du fond des bocages retentissaient de mélodieux chalumeaux.

La nouveauté de la chose et la surprise agréable du premier coup d'œil plurent tant au maître étonné, qu'il ne se fâcha point contre les cultivateurs qui, de leur autorité privée et sans son consentement, exploitaient ses domaines, et il ne voulut troubler ni leurs travaux ni leur condition nouvelle;



mais il les laissa paisibles possesseurs des biens dont ils s'étaient arrogé la jouissance, comme un bon père de famille offre un séjour sous son toit à l'hirondelle amie ou même à l'importun moineau. Il résolut même de faire connaissance avec les hommes, cette race hermaphrodite qui tient à la

fois du dieu et de la brute; d'étudier leurs manières et leur nature et de cultiver leur société. Il prit la forme rustique d'un garçon de labour et s'engagea au service du premier paysan venu. Tout ce qu'il entreprit réussit parfaitement entre ses mains, et Rips, c'est le nom qu'il prit, fut bientôt connu dans le village pour le plus habile travailleur.

Mais son maître était un débauché, qui prodiguait le fruit des labours de son fidèle serviteur et ne lui était que fort peu reconnaissant de ses travaux et de ses peines; aussi il s'en sépara et alla trouver un de ses voisins qui lui confia son troupeau de brebis. Rips en eut le plus grand soin; il le conduisait dans des lieux déserts et sur des montagnes escarpées, où croissaient de salutaires racines. Le troupeau prospéra également entre ses mains et s'augmenta; aucune brebis ne tomba du haut des rochers, aucune ne devint la proie du loup. Mais son nouveau maître était un ladre, qui ne récompensait pas son fidèle domestique comme il le devait; car il alla même jusqu'à dérober le meilleur bétail de son troupeau, et il saisit ce prétexte



pour rogner les gages de son berger : aussi Rips quitta ce vilain, et en qualité de secrétaire entra au service d'un juge ; il devint bientôt le fléau des voleurs et travailla gratis pour la justice avec un zèle infatigable. Mais le juge était un homme injuste et vénal, qui jugeait par faveur et se moquait des lois. Comme Rips ne voulut pas alors se faire l'instrument de l'iniquité, il quitta le service du juge et fut jeté dans un cachot, d'où cependant il s'échappa facilement par la route familière aux esprits, le trou de la serrure.

Cette première tentative faite pour étudier la nature de l'homme n'était pas propre à lui inspirer un vif amour pour l'humanité ; il remonta, le cœur navré, au sommet de sa montagne, et de là, contemplant les riantes campagnes que l'industrie de l'homme avait embellies, il s'étonna que mère nature prodiguât ses dons à une telle brute. Cependant, désireux de poursuivre l'étude de l'humanité, il hasarda une nouvelle excursion dans les terres, se glissa dans la vallée sans être aperçu, et se mit en embuscade dans les buissons et dans les haies. Tout à coup il aperçoit la forme délicieuse d'une ravissante jeune fille, aussi douce à contempler que la Vénus de Médicis, et, comme celle-ci, dépouillée de tout voile, car elle allait se mettre au bain. Autour d'elle ses compagnes s'étaient assises sur l'herbe, près d'une chute d'eau qui versait ses ondes argentées dans un bassin creusé par la nature ; elles jouaient et se livraient avec leur maîtresse à un innocent badinage. Ce tableau agit si puissamment sur le génie de la montagne, qu'il oublia presque sa nature et ses propriétés spirituelles, et désira de partager le sort des mortels, regardant les filles des hommes avec autant de convoitise que le faisaient jadis ses pareils dans le monde primitif. Mais les organes des esprits sont si fins, qu'ils ne peuvent recevoir aucune impression fixe et durable ; le gnome trouva qu'il manquait d'une enveloppe corporelle pour saisir par l'orbite obscure de l'œil l'image de la jolie baigneuse et la fixer dans son imagination. C'est pourquoi il se transforma en un corbeau au noir plumage, et s'élança sur la branche élevée d'un chêne qui ombrageait le bain, pour jouir du charmant spectacle. Cependant ce n'est pas là ce qu'il pouvait imaginer de mieux : il vit en effet tout avec des yeux de corbeau et n'éprouvait que des sensations de corbeau ; un nid de souris sauvages eût eu alors plus d'attraits pour lui que la jolie nymphe : car l'âme n'agit dans ses pensées et ses désirs que conformément à l'enveloppe qui la renferme.



u reste, cette remarque psychologique ne fut pas plutôt faite que la faute fut réparée ; le corbeau s'enfuit dans le bosquet et se transforma en un charmant jeune homme. C'était là le vrai moyen de saisir dans toute sa perfection l'idéal d'une jeune fille. Il s'éleva dans son cœur des sentiments dont jusque-là il n'avait encore rien soupçonné ; toutes ses idées prirent un nouvel essor : il éprouva une certaine inquiétude ; ses désirs s'éveillèrent et aspirèrent à

quelque chose en dehors de lui qu'il ne pouvait exprimer par des mots. Une irrésistible impulsion le poussa comme un rouage mécanique du côté de la chute d'eau, et cependant il trouvait en lui un instinct puissant de répulsion, une certaine crainte de s'approcher sous sa forme corporelle de la charmante baigneuse, ou de faire irruption à travers le taillis, d'où son œil cherchait à contempler à la dérobée les formes délicieuses de la jeune beauté.

La jeune nymphe était fille du pharaon silésien qui régnait alors dans le pays du mont des Géants. Elle s'amusait souvent avec les jeunes filles de sa cour à s'égarer dans les taillis et les buissons de la montagne, à ramasser des fleurs et des racines odoriférantes, ou, à cette époque de frugalité, à cueillir pour la table de son père une corbeille de fraises ou de cerises des bois, et, quand le temps était chaud, à se rafraîchir aux sources de la montagne et à s'y baigner. C'est depuis cette époque que les bains paraissent avoir été le rendez-vous des chercheurs d'aventures ; ils ont conservé cette réputation même jusqu'à nos jours. En tout cas, le bain de la montagne des Géants fut la cause d'une intrigue amoureuse hétéroclite entre un gnome et une jolie mortelle. De ce moment, la douce puissance de l'amour enchaîna notre passionné génie à cette place, qu'il ne quitta plus, et chaque jour il attendait avec impatience le retour de la charmante pléiade.

La nymphe se fit longtemps attendre ; cependant une après-midi, par une chaude journée d'été, elle revint, accompagnée de sa suite, visiter les ombres pleines de fraîcheur qui ombrageaient la chute d'eau. Sa surprise

n'eut pas de bornes en voyant les lieux entièrement changés; les roches brutes étaient recouvertes de marbre et d'albâtre; l'eau ne tombait plus en cascades impétueuses du sommet escarpé des rochers, mais, arrêtée dans son cours par un grand nombre de degrés taillés dans le roc, elle coulait avec un doux murmure dans un large bassin de marbre, au milieu duquel s'élevait un riche jet d'eau qui, transformé en une épaisse ondée qu'un zéphyr capricieux balançait tantôt à droite, tantôt à gauche, allait se perdre en clapotant dans un vaste réservoir. Les pâquerettes, les colchiques, la romantique *ne m'oubliez pas*, en tapissaient les bords; des bosquets de roses entremêlées de jasmin sauvage et de fleurs argentées fleurissaient à peu de distance et formaient le plus agréable coup d'œil. A droite et à gauche de la cascade s'ouvrait la double entrée d'une grotte magnifique, dont les parois et les voûtes étalaient un riche vêtement de mosaïque composée de pierres métalliques de diverses couleurs, de cristaux et de glaces, le tout si brillant et si poli, que l'œil en était ébloui. On apercevait dans différentes niches, sur des tables, les rafraîchissements les plus savoureux, dont la vue seule excitait les désirs.

La princesse demeura longtemps muette d'étonnement, sans savoir si elle devait en croire ses yeux, s'il fallait entrer dans ce paradis enchanté ou le fuir. Mais elle était fille d'Ève et ne put résister à la curiosité de tout voir, et de goûter aux fruits magnifiques qui semblaient avoir été apportés exprès pour elle. Après s'être longtemps amusée avec ses compagnes dans ce petit temple et avoir passé de tout une inspection scrupuleuse, la fantaisie lui prit de se baigner dans le bassin. Elle ordonna à ses filles de faire le guet et de regarder tout autour d'elles avec soin, de peur que le regard téméraire de quelque audacieux caché dans le bosquet ne pût déflorer ses charmes virginaux.

Mais à peine l'aimable nymphe se fut-elle laissée glisser le long des bords polis du bassin de marbre qu'elle disparut dans un abîme, quoique le sable argenté dont on voyait briller au fond de l'eau la surface trompeuse ne fit soupçonner aucun danger. Vainement ses jeunes compagnes, accourues à ses cris, voulurent saisir les cheveux dorés de leur blonde maîtresse; le gouffre dévorant, plus prompt qu'elles, l'avait déjà engloutie. La troupe effrayée fit retentir les airs de plaintes, de gémissements, d'exclamations douloureuses, quand la jeune princesse disparut à ses yeux; elles tordaient leurs mains blanches comme la neige, levées vers le ciel, imploraient la pitié des naïades et couraient échevelées çà et là autour des rives de marbre, tandis que le jet d'eau ne cessait de les couvrir les unes après les autres de son écume. Cependant aucune d'elles n'osait voler au secours de l'infortunée; Brinhild seule, sa compagne chérie, se précipita sans hésiter dans le gouffre sans fond, attendant le même sort que sa bien-aimée. Mais on la



vit surnager comme un liège léger, et, malgré tous ses efforts, elle ne put parvenir à s'enfoncer sous l'eau.

Elles se décidèrent donc à aller apprendre au roi la déplorable catastrophe de sa fille. Toutes tremblantes et tout éplorées, elles le rencontrèrent comme il se rendait à la forêt avec ses compagnons de chasse. Le roi, dans sa douleur et dans son désespoir, déchira ses habits, arracha sa couronne d'or de son front, se couvrit le visage de son manteau de pourpre, gémit et pleura à chaudes larmes sur la perte de sa charmante Emma.

Après avoir payé ce premier tribut à l'amour paternel, il rappela sa force d'âme et courut à la chute d'eau pour voir le prodige de ses propres yeux. Mais le charme enchanteur avait disparu; l'agreste nature avait repris son premier aspect, il n'y avait plus ni grotte, ni bassin de marbre, ni buissons de roses, ni bosquets de jasmin. Par bonheur, le bon roi ne s'arrêta pas à la possibilité de l'enlèvement de sa fille par

quelque chevalier errant, car à cette époque les enlèvements n'étaient pas encore à la mode dans le pays; il ne chercha donc à tirer des compagnes de sa fille, ni par menaces ni par châtements, une explication qui aurait été plus croyable que la vérité même, de la disparition soudaine de la princesse. Il accueillit bien plutôt avec foi et confiance le rapport qu'elles lui firent, et pensa que Thor ou Wodan ou quelque autre dieu était en jeu dans cet événement merveilleux; il se remit donc en route pour sa partie de chasse et se consola bientôt de la perte qu'il venait de faire; car les rois de la terre ne sont, à proprement parler, sensibles qu'à la perte de leur couronne.

Cependant la belle Emma ne se trouvait pas trop mal dans les bras du génie son amant. Maître Schwimart, par le prestige d'une trappe semblable à celles de nos théâtres, n'avait fait que l'arracher aux regards de sa suite; il la conduisit par un souterrain dans un magnifique palais avec lequel la résidence de son père ne pouvait entrer en comparaison. Quand elle eut repris ses sens, elle se trouva assise sur un moelleux sofa recouvert d'une étoffe de satin rose, et garni d'une ceinture virgine de soie bleu de ciel qui semblait avoir été dérobée à la toilette de la déesse des amours. Un jeune homme d'une figure charmante était à ses pieds et lui faisait, dans les termes les plus brûlants, l'aveu d'un amour qu'elle recevait avec une rougeur modeste. Le gnome ravi lui apprit ensuite sa condition, sa naissance, lui parla des états souterrains qu'il gouvernait, la conduisit dans les chambres et les salles du palais et lui en montra la magnificence et les richesses. Il était entouré de trois côtés par un délicieux jardin dont les touffes de fleurs et les tapis de gazon toujours verts, au-dessus desquels se balançait une ombre pleine de fraîcheur, semblaient surtout plaire à la jeune fille. Tous les arbres fruitiers portaient des pommes d'un rouge de pourpre nuancé d'or ou dorées à moitié, dont les pareilles ne peuvent être aujourd'hui arrachées à la nature par l'art même de Hirschfeld. Les bosquets étaient remplis d'oiseaux qui y faisaient entendre leurs symphonies sur mille tons différents. Le couple sensible se promenait sous ces berceaux fidèles, regardait de temps en temps la lune, ou bien le gnome remplaçait la fleur qui se fanait sur le sein de sa bien-aimée. Son regard était attaché aux lèvres de son amante et son oreille buvait avidement les sons enchanteurs qui s'échappaient de sa bouche mélodieuse; chacune de ses paroles lui paraissait douce comme un rayon de miel; durant sa longue immortalité, il n'avait jamais goûté des moments aussi heureux que ceux que lui donnait son premier amour.

Le cœur de la douce Emma n'éprouvait pas des sensations de la même nature. Une certaine mélancolie couvrait son front; une légère tristesse et une tendre langueur, qui prêtent tant de charme aux traits fémi-

nins, disaient assez que son cœur renfermait de secrets desirs qui ne sympathisaient pas avec ceux de son amant. Il ne tarda pas à s'en apercevoir, et s'efforça, en redoublant de caresses, de dissiper ces nuages et de ramener le sourire sur les lèvres de sa bien-aimée; mais ce fut en vain. L'homme, pensa-t-il en lui-même, est un animal fait pour la société comme les abeilles et les fourmis; la jolie mortelle manque de divertissements. L'homme et la femme peuvent à la longue être une compagnie mortelle l'un pour l'autre. A qui madame se confiera-t-elle? pour qui se parera-t-elle? qui consultera-t-elle sur sa toilette? qui nourrira sa vanité? La première femme dans les jardins de l'Eden ne put demeurer longtemps en tête-à-tête avec son grand et sérieux consort: aussi choisit-elle le serpent pour confident.

Alors, plus rapide que l'éclair, il s'élança dans la campagne, cueillit dans un champ une douzaine de carottes qu'il déposa dans une corbeille artistement tressée, et les apporta à la belle Emma, qui, assise dans un bosquet touffu, s'occupait mélancoliquement à effeuiller une rose. « O la plus belle des filles de la terre, lui dit le gnome, bannis toute tristesse de ton âme, et ouvre ton cœur à la plus douce joie; tu ne vivras plus désormais dans une pénible solitude. Cette corbeille renferme tout ce que tu peux désirer pour rendre ce séjour agréable. Prends cette baguette bariolée de différentes couleurs, et en l'approchant des végétaux qui sont dans cette corbeille, tu leur donneras les formes qu'il te plaira. »

Là-dessus il quitta la princesse, qui ne perdit pas un moment, après avoir découvert la corbeille, pour faire une plus ample connaissance avec la merveilleuse baguette. « Brinhild! s'écria-t-elle, ma chère Brinhild, parais! » et Brinhild tomba à ses pieds, embrassant les genoux de sa maîtresse, inondant son sein de larmes de joie, et la caressant avec autant de tendresse qu'elle avait coutume de le faire autrefois. La métamorphose était si parfaite que la jeune Emma ne savait pas elle-même si sa création était réelle, si elle avait évoqué la véritable Brinhild, ou si ses yeux n'étaient dupes de d'une illusion. Cependant elle s'abandonna entièrement à la joie qu'elle éprouvait de se trouver auprès de sa compagne chérie, alla se promener avec elle bras dessus bras dessous dans le jardin, lui en fit admirer toutes les magnificences, et cueillit pour elle quelques-unes de ces pommes diaprées d'or. Elle la conduisit ensuite dans tous les appartements du palais, et lui montra surtout le cabinet de toilette, où l'esprit de contemplation si propre au sexe féminin trouva tant d'aliments, qu'elles y étaient encore au coucher du soleil. Voiles, ceintures, pendants d'oreille, tout fut passé en revue et approuvé. La postiche Brinhild sut si bien se conduire dans cet examen et montra tant de goût dans le choix et l'ordonnance de la toilette féminine, quesi, conformément à son être et à sa nature, elle n'était rien qu'une carotte, on ne pouvait au moins lui refuser la gloire d'être la reine de son espèce.

Le gnome, qui était aux aguets, fut ravi d'avoir, comme il le pensait, pénétré aussi avant dans le cœur féminin, et se réjouit des progrès qu'il avait faits dans la connaissance de l'espèce humaine. La belle Emma lui parut encore plus belle, plus tendre, plus gaie que jamais. Elle ne manqua pas d'animer avec son bâton enchanté la provision de carottes qui lui avait été donnée; elle leur donna les formes des jeunes filles qui la servaient autrefois, et des deux qui lui restaient encore, elle fit une chatte aussi jolie et aussi vive que feu mademoiselle Rosarens Murner, et un Beni tout mignon, tout sautillant. Elle reconstruisit sa cour, assigna à chacune de ses suivantes certaines occupations, et jamais reine ne fut mieux servie; on volait au-devant de ses desirs, on obéissait à un de ses signes et on exécutait ses ordres sans la moindre résistance.

Pendant plusieurs semaines elle jouit sans trouble des délices que lui procurait sa société: danses en rond, chants, musique, se succédèrent dans le harem du gnome du matin au soir. Seulement, au bout de quelques jours la jeune Emma crut voir les fraîches couleurs du visage de ses compagnes pâlir un peu, le miroir du salon de marbre lui permit de s'apercevoir de suite qu'elle seule avait la fraîcheur d'une rose nouvellement arrachée de sa tige, tandis que sa chère Brinhild et les autres suivantes ressemblaient à des fleurs fanées; cependant elles lui assurèrent toutes qu'elles se trouvaient fort bien, et la libéralité du gnome ne les laissa jamais éprouver le moindre besoin. Néanmoins elles changeaient à vue d'œil, le mouvement et l'animation disparaissaient chaque jour de plus en plus, et tout le feu de la jeunesse finit par s'éteindre.

Le matin d'un jour brillant, la princesse, ranimée par un sommeil salubre, entra en chantant dans la chambre où se réunissait d'ordinaire toute la société. Quel fut son effroi en voyant venir à elle une troupe de matrones vieilles et ridées, s'appuyant sur des bâtons et des béquilles, et ne pouvant parvenir à se tenir droit? Le folâtre Beni était étendu à plat ventre, et la caressante Chyprienne pouvait à peine, tant était grande sa faiblesse, se soutenir et se remuer un peu. Épouvantée, la princesse s'enfuit de l'appartement pour échapper à cette triste société, s'élança sur les degrés du portique, et appela à haute voix le gnome, qui répondit aussitôt à son appel et parut devant elle avec un air humble et modeste. « Méchant génie, lui dit-elle d'une voix colère, pourquoi m'envies-tu le seul plaisir de ma malheureuse existence, la compagnie factice de mes anciennes compagnes? Ce désert ne suffit-il pas à me rendre malheureuse? veux-tu le changer encore en un hôpital? Rends de suite à mes amies la jeunesse et la beauté, ou la haine et le mépris me vengeront de ton crime! — O toi, la plus belle des filles de la terre, répondit le gnome, ne te fâche pas de ce qu'il m'a fallu faire! Tout ce qui est en ma puissance, tu le tiens dans ta main; mais ne me demande

pas l'impossible. Les forces de la nature m'appartiennent, mais je ne puis rien contre ses lois immuables. Tant qu'il y eut dans les carottes une force végétale, le bâton magique put leur donner telles formes qui te plaisaient le mieux; mais leur sève est maintenant desséchée, et elles inclinent vers la tombe, car l'esprit élémentaire qui les vivifiait les a abandonnées. Cependant ne te désespère pas, ma bien-aimée: une nouvelle corbeille de fruits fraîchement cueillis peut facilement réparer le mal; les formes que tu as déjà évoquées reparaitront à ton ordre. Rends à la mère nature les présents qui t'ont si agréablement récréée, et va sur la grande pelouse, tu y trouveras meilleure compagnie. » A ces mots le gnome s'éloigna, et la jeune Emma prit à la main la baguette magique, en toucha les vieilles laides et



ridées les unes après les autres, ramassa les carottes desséchées et en fit ce que font les enfants du jouet qui les ennue, ou même les princes, des favoris dont ils sont las: elle les jeta aux ordures et n'y pensa plus.

D'un pied léger elle gagna ensuite la verte pelouse, pour recevoir la corbeille fraîchement remplie, que cependant elle ne trouva nulle part. Elle parcourut le jardin du haut en bas, regarda attentivement autour d'elle: pas de corbeille, rien. Elle était près d'une treille, quand elle vit le gnome venir à elle avec un embarras si visible qu'elle s'aperçut de loin de son trouble. « Tu m'as trompée, dit-elle: où est la corbeille? Je la cherche en

vain depuis une heure. — Gracieuse souveraine de mon cœur, répondit-il, me pardonneras-tu mon étourderie ? Je t'ai promis plus que je ne pouvais donner : j'ai parcouru tout le pays, cherchant des carottes ; mais elles sont depuis longtemps cueillies et se flétrissent dans d'humides celliers. Les champs sont en deuil, l'hiver règne dans la vallée ; ta présence seule a enchaîné le printemps sur ces rochers, et les fleurs naissent sous tes pas. Attends seulement trois lunes avec patience, alors tu pourras de nouveau jouer à ton aise avec tes poupées. » Le gnome n'était pas encore à la fin de cet éloquent discours que déjà la belle lui avait involontairement tourné le dos et s'était retirée dans son appartement sans l'honorer d'une réponse. Mais le gnome se rendit de là au marché le plus voisin, dans l'intérieur de son royaume ; il acheta, comme un bon fermier, un âne, qu'il chargea de lourds sacs de graines, et il consacra une matinée entière à en semencer le pays. Il confia ensuite sa semaille à la garde d'un de ses génies subalternes, qu'il chargea d'allumer un grand feu souterrain, pour activer la semence par une douce chaleur, comme on fait dans les serres pour les ananas.

Les carottes poussaient à vue d'œil et promettaient bientôt une riche moisson ; la jeune Emma allait tous les jours visiter son champ, qu'elle avait plus de plaisir à voir que les pommes d'or qui semblaient avoir été transplantées du jardin des Hespérides dans le sien. Mais le chagrin et l'ennui troublaient ses beaux yeux bleus. Elle allait rêver de préférence dans un petit bois de sapins sombre et mélancolique, sur les bords d'un ruisseau



dont les eaux argentées coulaient dans la vallée, et y jetait des fleurs, qui fuyaient emportées par le courant au fond de l'Oder. Or, ce passe-temps

mélancolique indique de secrètes peines du cœur, comme le savent tous ceux qui s'entendent aux symboles de l'amour.

Le gnome voyait bien que, malgré tous ses efforts, toutes ses peines et toutes ses galanteries pour se glisser dans le cœur de la belle Emma, il ne faisait aucun progrès dans son amour. Cependant sa patience opiniâtre ne désespéra pas de la vaincre par l'exécution la plus scrupuleuse de tous ses désirs, et de triompher de ses dédains. Sa complète inexpérience en amour lui faisait croire que les difficultés qui s'opposaient à ses désirs pourraient bien appartenir au roman de l'amour terrestre ; car il remarqua avec beaucoup de finesse et d'à-propos que cette résistance n'était pas sans charmes, et qu'elle était très-propre à augmenter la jouissance du triomphe qu'on espérait. Mais notre novice en connaissance du cœur humain n'avait aucune idée du véritable motif de la résistance qu'opposait à sa passion la reine de son cœur ; il supposait, et chez lui c'était une idée bien arrêtée, que son cœur était aussi libre et aussi indépendant que le sien, et il pensait que ce terrain encore vierge lui appartenait de tout droit comme au premier occupant.

C'était là cependant une grande erreur. Un jeune homme, voisin des rives de l'Oder, le prince Ratibor, avait déjà éveillé les douces inquiétudes de l'amour dans le cœur de la jeune Emma, et il en avait rapporté pour butin le premier amour de la tendre fille, lequel à ce qu'on prétend, doit être aussi indestructible que l'essence première des quatre éléments. Déjà l'heureux couple voyait arriver le jour où leurs promesses solennelles allaient recevoir leur exécution, quand tout à coup la jeune fiancée disparut. A cette affreuse nouvelle, l'amoureux Ratibor se transforma en un Roland furieux. Il abandonna sa résidence, alla promener sa misanthropie dans la solitude des forêts, conta ses infortunes aux rochers, et se livra à toutes les folies d'un héros moderne de roman que tourmente le malin amour. Pendant ce temps, la fidèle Emma exhalait en soupirs, du fond de sa triste prison, ses secrètes douleurs ; mais elle sut si bien renfermer dans son cœur les sentiments qui le remplissaient, que le gnome, malgré toute son attention, ne put deviner les sensations qui y prenaient naissance. Elle avait déjà longtemps réfléchi aux moyens de le tromper et d'échapper à la pénible prison où elle gémissait. Enfin, après plus d'une nuit passée dans les veilles, elle arrêta un plan qui lui parut mériter qu'on en tentât l'exécution.

Le printemps reparut dans les montagneuses vallées, le gnome laissa s'éteindre le feu souterrain qu'il avait allumé dans la serre, et les carottes que l'influence de l'hiver n'avait pas arrêtées dans leur croissance, arrivèrent à maturité. L'adroite Emma en arrachait chaque jour quelques-unes, auxquelles elle tâchait de donner diverses formes agréables pour s'amuser à les regarder ; mais ses vues allaient plus loin. Un jour, d'une petite ca-

rotte elle fit une abeille qu'elle se proposait d'envoyer chercher des nouvelles de son bien-aimé : « Vole sur la terre, ma jolie petite abeille, va trou-



ver Ratibor, le roi du pays, et murmure-lui doucement à l'oreille qu'Emma vit encore pour lui, mais qu'elle est esclave du roi des gnomes, qui habite les montagnes; ne perds aucun mot de sa réponse, et apporte-moi des nouvelles de son amour.» Aussitôt l'abeille s'envola du doigt de sa maîtresse dans la direction qu'on lui indiquait; mais elle avait à peine ouvert ses ailes qu'une hirondelle affamée fondit sur elle, et engloutit, au grand chagrin de la jeune fille, la messagère de l'amour avec toutes ses dépêches. Elle donna ensuite la vie, au moyen de la merveilleuse baguette, à un grillon; elle lui apprit à parler et à saluer : « Petit grillon, vole au-dessus de la montagne, va trouver Ratibor, et chante-lui à l'oreille que la fidèle Emma attend de la force de son bras la fin de son esclavage. » Le grillon partit et sautilla aussi vite qu'il le put, pour accomplir le message qui lui était confié; mais, par malheur, une cigogne aux longues jambes se promenait justement sur le chemin qu'il suivait, elle le saisit avec son long bec et l'engloutit dans les cavités de son large gésier.

Ces tentatives malheureuses n'empêchèrent pas l'intrépide Emma d'en faire encore une nouvelle: elle donna à une troisième carotte la forme d'une

pie. « Vole d'arbre en arbre, éloquent oiseau, dit-elle, jusqu'à ce que tu arrives auprès de Ratibor, mon fiancé; parle-lui de ma captivité, et dis-lui de m'attendre dans trois jours sur le territoire que bordent les montagnes de la vallée du Mein, avec des hommes et des chevaux, prêt à recevoir la fugitive qui ose briser ses fers et implorer son appui. » Le bicolore emplumé obéit, il voltigea d'une station à une autre, et l'inquiète Emma le suivit dans son vol tant qu'elle put l'apercevoir.

Le malheureux Ratibor errait toujours mélancoliquement au milieu des bois; le retour du printemps et le réveil de la nature n'avaient fait qu'augmenter sa douleur. Il était assis au pied d'un chêne touffu, pensait à la



princesse, et s'écriait à haute voix : « Emma ! » quand tout à coup l'écho aux

mille voix renvoyait doucement à ses oreilles ce nom chéri ; mais en même temps une voix inconnue prononça le sien. Il leva la tête, ne vit personne, se crut dupe d'une illusion, et entendit une seconde fois le même appel. Bientôt après il aperçut une pie qui volait de branche en branche, et vit que c'était cet oiseau auquel on avait appris son nom, qui le prononçait. « Pauvre bavarde, dit-il, qui t'a appris à prononcer ce nom qui appartient à un malheureux qui désire disparaître de la surface de la terre et voir son souvenir périr avec lui ? » A ces mots, il saisit dans sa colère une pierre et allait la lancer à l'oiseau, quand celui-ci fit entendre le nom d'Emma. Ce talisman désarma le bras du prince, un ravissement céleste fit tressaillir tous ses membres, et au fond de son cœur retentit doucement ce mot charmant, Emma ! Mais l'orateur perché sur sa branche se mit aussitôt, avec la loquacité commune à ses pareils, à répéter le discours qui lui avait été appris. D'abord le prince ne comprit pas tout de suite le joyeux message, tant était grand l'abattement de son cœur. Mais le chagrin mortel qui avait couvert son cerveau d'un nuage épais et paralysé l'élasticité de ses nerfs disparut bientôt ; il revint au sentiment et à la pensée, et s'informa avec avidité, auprès de l'heureuse messagère, du destin de la chaste Emma ; mais la pie bavarde ne pouvait que répéter mécaniquement sa leçon, et elle se remit à voltiger. Plus rapide qu'Hésaël, notre sauvage misanthrope, rendu à la vie, revint à sa cour, convoqua à la hâte le ban et l'arrière-ban de ses chevaliers, enfourcha sa monture et partit avec eux, soutenu par la douce espérance de mener l'aventure à bonne fin.

Pendant ce temps, la jeune Emma avait, avec une adresse féminine, tout préparé pour l'exécution de son projet. Elle cessa de désoler par une froideur mortelle son patient adorateur ; ses yeux lui dirent d'espérer, et son cœur dédaigneux sembla devenir plus sensible. Un amant qui soupire ne laisse pas facilement passer d'aussi heureux symptômes sans en tirer profit ; le gnome, grâce à l'extrême sensibilité propre aux esprits, éprouva bientôt le changement qui s'était opéré dans l'esprit de la belle dédaigneuse. Un regard ravissant, un visage bienveillant, un sourire expressif, mirent en feu sa nature inflammable, comme l'étincelle électrique un bol d'esprit de vin. Il devint plus hardi, recommença ses manœuvres amoureuses, qui avaient été longtemps au repos, demanda un entretien, parla de son amour, et ne fut pas repoussé. Les préliminaires furent réglés aussi bien que par écrit ; seulement, par respect pour les convenances, la jeune fille demanda encore un jour de réflexion, que le gnome enchanté lui accorda avec plaisir.

Le lendemain matin, peu de temps après le lever du soleil, la belle Emma se montra parée comme une fiancée, chargée de tous les bijoux qu'elle avait pu trouver dans son écrin. Sa blonde chevelure était ramassée et formait un gros nœud qu'ombrageait une couronne de myrte ; la garniture

de sa robe étincelait de pierreries, et, quand elle vit le gnome impatient venir au-devant d'elle sur la grande terrasse du jardin, elle écarta pudiquement le coin de son voile et lui découvrit son modeste visage. « Fille divine, lui dit-il, laisse-moi puiser dans tes yeux les saintes délices de l'amour, et ne me fais pas plus longtemps attendre le regard affirmatif qui fera de moi l'être le plus heureux qu'aient jamais éclairé les chauds rayons du matin ! » A ces mots, il voulut écarter son voile pour lire son bonheur dans ses yeux ; car il s'enhardissait au point de ne pas se contenter d'un aveu oral. Mais la jeune fille s'enveloppa encore plus étroitement dans les plis de son voile et lui répondit avec modestie : « Une mortelle peut-elle te résister, souverain de mon âme ? Ta persévérance a vaincu. Reçois cet aveu de ma bouche ; mais laisse ce voile couvrir ma rougeur et mes larmes.

— Pourquoi pleurer, ô ma bien-aimée ? lui répondit le gnome avec émotion ; chacune de tes larmes tombe sur mon cœur comme une goutte brûlante de naphte ; je demande de l'amour pour de l'amour et ne veux pas de sacrifice.

— Ah ! répliqua Emma, pourquoi interprètes-tu mal mes larmes ? mon cœur récompense ta tendresse ; mais un cruel pressentiment me déchire l'âme. Une épouse n'a pas toujours les charmes d'une amante ; tu ne vieillis jamais, toi ; mais la beauté terrestre est une fleur qui se fane bientôt. A quoi reconnaitrai-je que tu seras époux aussi tendre, aussi aimant, aussi aimable, aussi patient, que tu le fus étant amant ? » Il répondit : « Demande-moi une preuve de ma fidélité ou de mon aveugle soumission à tes volontés ; ou mets ma patience à l'épreuve, et juge par là de la violence de mon inaltérable amour.

— Qu'il en soit donc ainsi ! répondit la rusée Emma ; je te demande une preuve de ta tendresse. Va compter les carottes qui sont dans mon champ ; mes fiançailles ne seront pas sans témoins, je leur donnerai la vie afin qu'elles me servent de demoiselles d'honneur ; mais garde-toi de me tromper et n'en oublie pas une seule dans ton compte, car c'est là l'épreuve à laquelle je reconnaitrai ta fidélité. »



Quelque peine que le gnome éprouvât à se séparer en ce moment de sa fiancée, cependant il obéit à cet ordre bizarre : il se mit aussitôt à l'ouvrage, et s'agita au milieu de ses plants de carottes avec autant d'agilité qu'en peut mettre un médecin français à envoyer *ad patres* les malades d'un lazaret. Il eut bientôt terminé son addition ; cependant, pour éviter toute erreur, il répéta une seconde fois l'opération, et, à son grand chagrin, il trouva dans son compte une variante qui l'obligea de passer une troisième fois en revue ce peuple de carottes. Mais cette fois encore il y eut une nouvelle différence, et il ne faut pas même s'en étonner : les yeux d'une jolie fille peuvent faire divaguer les meilleures cervelles arithmétiques, et même, au milieu de pareilles circonstances, le caissier le plus infailible doit souvent s'être trompé.

Cependant Emma n'eut pas plutôt perdu de vue son paladin, qu'elle fit ses dispositions pour fuir. Elle tenait toute prête une carotte pleine de sève et bien nourrie qu'elle métamorphosa promptement en un coursier belliqueux, sellé et bridé. Plus prompte que l'éclair, elle se mit en selle, s'élança à travers les bruyères et les landes de la montagne, et le rapide pégase l'emporta sans broncher sur sa croupe moelleuse jusque dans la vallée du Mein, où elle se jeta avec amour dans les bras de son cher Ratibor, qui l'attendait avec la plus vive inquiétude.

Cependant le gnome s'était tellement enfoncé dans ses calculs, qu'il aperçut aussi peu de ce qui se passa autour et auprès de lui que le mathématicien Newton des cris de joie et de la pompetriomphale des vainqueurs de Blendheim qui passaient sous sa fenêtre. Après bien des peines, après y avoir employé toutes les forces de son intelligence, il parvint enfin à trouver le compte exact de toutes les carottes petites et grosses qui se trouvaient dans le champ. Il s'en revint alors tout joyeux en rendre un compte consciencieux à la reine de son cœur, heureux de la convaincre, par l'exécution scrupuleuse de ses ordres, qu'il sera le mari le plus tendre et le plus soumis qu'aient jamais gouverné la fantaisie et le caprice d'une fille d'Ève. Plein d'une vive satisfaction de lui-même, il courut à la pelouse ; mais il n'y trouva pas ce qu'il cherchait ; il parcourut les bosquets touffus et les allées, il n'y vit point non plus ce qu'il appelait de tous ses vœux ; il entra dans le palais, en examina tous les coins et recoins, prononça à haute voix le doux nom d'Emma, que les voûtes solitaires lui renvoyèrent seules ; il implora un mot de sa bouche adorée, mais il n'entendit point sa voix. Un affreux soupçon pénétra alors son esprit, et, dépouillant tout à coup le lourd fardeau de son enveloppe corporelle, comme un sénateur diligent fait de sa robe de chambre quand le tocsin sonne l'alarme du haut de la tour des gardes qui veillent au feu, il s'élança dans les airs et aperçoit au loin sa fugitive bien-aimée au moment où le rapide coursier met le pied sur la

frontière. Le gnome irrité arrêta une couple de nuages qui passaient paisiblement auprès de lui, les choqua l'un contre l'autre, et en fit jaillir un violent éclair qu'il lança contre la fugitive et qui fendit en deux un chêne qui avait vu mille hivers et qui marquait la frontière de ses domaines ; mais, hélas ! là s'arrêtait la puissance du gnome, sa vengeance devenait impuissante, et les nuages chargés de la foudre se dissipèrent en une vaporeuse fumée.

Après avoir traversé plein de désespoir les régions supérieures de l'air, conté ses amours malheureuses aux quatre vents, et exhalé la passion qui bouillonnait dans son sein, il revint tristement dans son palais, en parcourut tous les appartements et les remplit de ses soupirs et de ses gémissements ; puis il visita encore une fois le jardin. Cependant toute cette création enchantée n'avait plus aucun charme pour lui ; un seul pas de son infidèle chérie, qu'il aperçut empreint sur le sable, occupa plus son attention que les pommes d'or qui pendaient aux arbres. Les idées des plus délicieuses jouissances se réveillèrent à la vue de ce même lieu, où autrefois elle se promenait et se reposait, où elle cueillait et effeuillait des fleurs, où il l'avait souvent épiée sans en être vu, où souvent, entouré d'une forme corporelle, il avait eu avec elle de tendres entretiens. Tout le rongea et le désespérait, le torturait et l'accablait si profondément, qu'il s'affaissa sous le poids de ses chagrins et tomba dans un sombre abattement. Bientôt il éclata en violentes imprécations, et après avoir fait de magnifiques obsèques à son premier amour, il se promit bien de renoncer à la connaissance des hommes et de ne plus s'inquiéter de cette race hypocrite et trompeuse. Plein de cette résolution, il frappa la terre trois fois du pied, et le palais merveilleux rentra avec toutes ses magnificences dans son néant primitif. Mais l'abîme ouvrit sa large gueule, et le gnome descendit dans ses profondeurs jusqu'aux dernières limites de son empire, c'est-à-dire au centre de la terre, et devint la proie du spleen et de la misanthropie.

Pendant que cette catastrophe se passait dans la montagne, le prince Ratibor était occupé à mettre en sûreté le précieux butin de son expédition ; il reconduisit à la cour de son père la belle Emma, escortée d'une pompe triomphale, y consumma son mariage, partagea avec elle le trône de ses aïeux, et bâtit la ville de Ratibor, qui porte encore son nom. Les aventures merveilleuses qui étaient arrivées à la princesse sur le mont des Géants, sa fuite hardie et son heureuse évasion, devinrent la fable du pays, se perpétuèrent de génération en génération, et les dames silésiennes, avec leurs aimables voisines de droite et de gauche, du levant et du couchant, y prirent tant de goût, qu'elles usent souvent encore du stratagème employé par la belle Emma, et envoient leurs incommodes maris compter

des carottes quand elles ont donné quelque galant rendez-vous. Les habitants des pays environnants, qui ne savaient pas appeler leur voisin de la montagne par son nom de génie, lui donnèrent un sobriquet : ils l'appelèrent RUBENZÄHLER, c'est-à-dire compteur de carottes, et, par abréviation, RUBEZÄHL.



TABLE

DES CONTES DE LA PREMIÈRE SÉRIE

	Pages.
Rubezahl. Première légende.....	4
— Deuxième légende.....	21
— Troisième légende.....	59
— Quatrième légende.....	55
— Cinquième légende.....	69
Dämon-Amor.....	91
La nouvelle matrone d'Éphèse.....	115